



VOL. II.—No. 12.

MONTREAL, JEUDI, 23 MARS, 1871.

ABONNEMENT, \$3.00.
PAR NUMERO, 7 CENTIMS.

DÉMONSTRATIONS.

La semaine dernière a été signalée par plusieurs démonstrations remarquables en faveur de la papauté.

La première a eu lieu mercredi, dans la belle salle du cabinet de lecture paroissial; elle a été imposante.

Mgr. de Montréal et Mgr. Pinsonnault, M. Bayle, supérieur du Séminaire, et M. Cherrier, y ont fait des discours qui ont été vivement applaudis.

Une autre démonstration avait lieu, dimanche soir, pour la paroisse St. Jacques, dans la vaste salle de l'école des Frères, sous la présidence de M. Cherrier.

Le président, M. Damase Masson, M. Cassidy, M. Piché et M. L. O. David ont pris la parole.

Lorsque plusieurs orateurs doivent prendre la parole, et qu'un certain temps a été fixé, ceux qui parlent les premiers devraient bien ne pas dépasser d'une manière si démesurée la limite qui leur a été fixée. Ce serait plus convenable pour le public et leurs confrères.

Nous ne pouvons aujourd'hui publier que le discours de notre collaborateur, M. L. O. David :

M. le Président et Messieurs,

Pourquoi donc ces démonstrations brillantes du peuple canadien depuis quelque temps; ces démonstrations ardentes et ces réunions immenses où toutes les opinions et les sentiments se confondent dans une même pensée de tristesse et d'espérance? Pourquoi ces expressions touchantes de la douleur publique, ce deuil de la religion et de la patrie?

Pourquoi? La réponse est simple. C'est parce que nous sommes Français et catholiques et que nous sommes blessés dans les fibres les plus sensibles de notre âme; c'est parce que l'Eglise et la France sont dans l'affliction et le malheur.

La France et l'Eglise menacées, humiliées, emprisonnées, ravagées! et nous, enfants de leur gloire, de leurs sacrifices et de leur grandeur, nous qui portons dans nos veines le sang de l'une et dans nos cœurs la foi de l'autre, nous resterions froids et impassibles à la vue de leurs maux! Non, Dieu merci! Des vastes forêts de l'Amérique, des rives de nos grands lacs et de nos fleuves immenses, s'élève un cri d'angoisse, un cri du cœur qui va leur apprendre que nous pensons à elles et que nous les aimons toujours. Exilés, pour ainsi dire, sur cette terre d'Amérique, sujets d'une puissance qui respecte mais ne partage pas nos croyances, nous attestons hautement, ainsi que le faisait autrefois le peuple juif captif sur une terre étrangère, que nous sommes restés fidèles au Dieu de nos pères, et, comme lui aussi, nous pleurons sur les malheurs de la patrie absente.

Et si nous sommes sensibles aux afflictions de notre malheureuse mère-patrie, combien devons-nous l'être à celles de notre mère-Eglise! La première nous a abandonnés, un jour, dans un moment d'aveuglement; son drapeau est disparu depuis longtemps; mais l'autre s'est attachée à notre sort; la croix, symbole de son origine et de sa mission, nous est restée pour nous protéger et nous consoler.

Une lutte immense se livre en ce moment entre deux puissances qui se disputent le monde depuis des siècles, lutte plus terrible encore que celle qui vient de terrasser la France, lutte de principes, dont le dénouement sera la mort ou la régénération des sociétés. Deux drapeaux s'offrent à nous; lequel choisirons-nous? Quels sont leurs titres, leurs droits et leurs œuvres?

D'un côté c'est Jésus-Christ dans la personne de Pie IX, son successeur, son vicaire et le continuateur de sa mission divine; c'est l'Eglise avec ses dix-huit siècles de lutttes, de sacrifices, de dévouement et de bienfaits, avec ses martyrs, ses missionnaires, ses sœurs de charité, ses saints et ses héros; c'est la papauté, cet arbre gigantesque dont les racines, fécondées par le sang de Dieu, se sont étendues par toute la terre qu'il embellit de ses fleurs et nourrit de ses fruits; ce soleil de l'ordre moral dont les rayons éclairent les intelligences, réchauffent les cœurs et font germer partout les vertus les plus sublimes; la papauté qui, pendant quinze siècles, a été le rempart de l'Europe et du monde civilisé, la protection des faibles contre les forts, le boulevard des peuples contre la tyrannie, le despotisme et l'injustice, le sanctuaire des sciences, des lettres et des arts, des nobles pensées, des sentiments généreux, la gardienne des chefs-d'œuvre et des monu-

ments de l'antiquité. De ce côté encore on trouve ces véritables principes de liberté, d'égalité, de fraternité et d'autorité, de dévouement et de sacrifice qui font la grandeur des peuples comme des individus et sont les seuls fondements durables des sociétés, les seuls éléments de la perfection humaine. Enfin, de ce côté-là seul on trouve le droit qui ne cède pas, et la force morale qui toujours reste debout au milieu des ruines et des abaissements, et fait entendre, même dans les fers, la voix du devoir aux peuples et aux rois.

De l'autre côté c'est l'impunité et l'immoralité, la révolte de l'esprit et du cœur contre tout ce qui contrarie les mauvais penchants de la nature humaine, l'oubli et le mépris des lois primordiales de la conscience et de la création; l'orgueil, l'égoïsme, l'ambition et tous les crimes, tous les désordres qui en découlent. C'est l'hérésie, le schisme, le matérialisme et le socialisme; c'est Arius, Pélagie, Luther, Voltaire et Renan, c'est la corruption des cœurs et des intelligences par les mauvais livres et les mauvais journaux, c'est l'homme réduit à l'état de machine, toutes les mauvaises passions érigées en vertus et la destruction des croyances et des espérances qui seules peuvent soutenir et consoler l'homme dans ses épreuves et le décider à se résigner à la sentence de Dieu qui l'a condamné à travailler à la sueur de son front; c'est la France, la France ravagée, vaincue et ensanglantée, défilant le Dieu qui la châtie en élevant une statue au roi de l'impunité; ce sont les socialistes de Belleville fuyant devant l'ennemi et dressant des barricades pendant que les zouaves pontificaux vengeaient l'honneur de la France par l'héroïsme de la mort; les socialistes à la veille de planter leur drapeau sur les ruines fumantes de la France, sur le sommet du Vatican, peut-être; car la révolution, c'est le monstre qui dévore ses propres enfants, c'est le char de Jaggernaut, ce Dieu terrible des Indes, passant sur le corps de ses adorateurs. Malheur à ceux qui ont lancé ce char!

De ce côté enfin, c'est le désordre dans l'individu, dans la famille, dans la société, dans les gouvernements, c'est l'homme livré à toutes ses passions, le monde lancé à toute vapeur sans frein et sans direction sur la pente de l'abîme. Les lois qui régissent l'ordre physique se retrouvent dans l'ordre moral. Qu'un astre s'écarte de sa route et rompt l'harmonie des corps célestes, et la nature sera bouleversée. Or la papauté, c'est l'astre autour duquel tout gravite dans l'ordre moral; faites devier cet astre de sa course, un instant, et tout se trouble, tout s'affaisse.

Les ennemis de la papauté invoquent le progrès et la liberté pour justifier leurs injustices, leurs attentats.

J'aime le progrès, moi aussi, sous toutes ses formes, car il est dans l'ordre de la nature et de la Providence, il est la manifestation de Dieu dans ses œuvres, la satisfaction de ce besoin de perfection et de cet insatiable désir de bonheur qui constituent le fond de l'âme humaine et la poussent vers le but de la création. Faire sa part dans ce travail immense de l'humanité, mettre une pierre à l'édifice qu'elle construit depuis six mille ans, est la mission et le devoir de chaque peuple et de chaque homme. En avant! c'est le mot d'ordre de Dieu lui-même, il faut que le monde marche, marche sans cesse. Le jour où il s'arrêtera, il aura cessé de vivre, ses destinées seront accomplies.

Mais ce progrès, je le veux dans l'ordre et le bien; je le veux soumis aux lois éternelles de la justice et de la vérité, fécondé et dominé par le progrès moral, illuminé par le flambeau de la religion et purifié par les vertus chrétiennes. Autrement ce serait le désordre, l'anarchie, la ruine, le déshonneur et la mort. Eh! que sont en effet toutes les merveilles enfantées par l'esprit humain, toutes ces découvertes fameuses, ces splendeurs de l'intelligence humaine, la gloire, la fortune et les richesses, ces monuments célèbres, ces exploits et ces chefs-d'œuvre immortels sans la vertu, la religion et les principes éternels de la morale? Où il n'y a point de religion, il ne peut y avoir de véritable grandeur, de véritable vertu, aucune stabilité dans les institutions, point de respect pour l'autorité, ni cet amour de la patrie et du prochain qui vont jusqu'au sacrifice de sa vie et surtout de ses passions.

Et pourquoi souffrirait-il les humiliations, les souffrances et la mort celui qui ne croit à rien, l'homme pour qui les jouissances de la terre sont l'unique bien?

J'aime le progrès et la liberté, mais je n'appelle pas progrès le vol des états pontificaux au mépris de tous traités, le pillage des monastères, le brigandage, l'assassinat des prêtres et des religieuses, l'outrage des choses les plus sacrées, le règne du canon et du poignard des carbonari: je n'appelle pas liberté les grossières insolences et la domination tyrannique

de la canaille. Si c'est la liberté que vous aimez, farouches révolutionnaires de Paris et de Rome, gardez-la pour vous, vautre vous à votre aise dans la fanche de vos passions, régniez pendant quelque temps, afin que le monde, dégoûté, vous renverse pour toujours dans la boue d'où vous sortez. *Les soldats de la liberté, héros de Mentana, de Rome et de Belleville* qui attaquez les villes sans défense, les femmes et les vieillards et les soldats désarmés, et qui tournez lâchement le dos à l'ennemi, *héros* partisans du progrès et de la civilisation qui vous attaquez à ce qu'il y a de plus grand sur la terre, la France et l'Eglise, qui ébranlez ces deux colonnes du monde au risque de voir tout s'écrouler, tout s'abîmer; qui déshonorez la république par vos excès et nous forcez de regretter le despotisme. Ah! je comprends votre rage et vos efforts contre Rome, cette arche de Noé qui porte les destinées du monde au milieu du naufrage de toutes choses; je comprends votre colère contre ce rocher de la vérité que les flots de l'erreur battent en vain depuis des siècles. Tous les rois, tous les gouvernements ont plus ou moins courbé le front devant vos menaces, et aussi les craquements de leurs trônes et les bouleversements universels attestent votre triomphe. Un seul homme ose élever la voix du milieu des ruines et de la désolation pour protester contre vos iniquités et affirmer les droits de la justice et de la vérité. Appuyé sur les tombeaux des martyrs et la volonté de deux cents millions de catholiques, il vous répond, comme autrefois les chrétiens sous la dent des bêtes féroces, comme l'Eglise depuis dix-huit siècles: "Vous pouvez me tuer, m'enlever tout ce que je possède, mais me faire céder à la violence et à l'injustice, jamais! Jamais! mot sublime, digne de sauver le monde."

Messieurs, j'ai confondu jusqu'à présent le côté spirituel et le côté temporel de la question, j'ai traité de la même manière les ennemis de la tiare et de la couronne du pape, parce que dans leur pensée, attaquer l'une, c'est attaquer l'autre; parce que en présence de l'Eglise qui dit: "J'ai besoin de mon pouvoir temporel pour remplir ma mission divine sur la terre," les catholiques n'ont qu'une chose à faire, c'est de se soumettre, c'est de se ranger du côté de l'Eglise, de choisir le drapeau qui représente toutes les grandes choses dont je viens de vous parler. Eh! je vous le demande, que peuvent vous faire les cris de quelques milliers d'Italiens, leurs plaintes et leurs folies, en présence des intérêts de l'Eglise et des dangers qui menacent le monde, si on consacre le vol des états et les violations des droits les plus sacrés, des traités les plus authentiques.

Eh! messieurs, ce ne sont pas les catholiques seuls qui devraient se soulever en ce moment, ce sont les honnêtes gens de tous les pays, ce sont les rois et les princes qui devraient se ranger sous le drapeau du pape, car c'est leur cause qu'il défend et c'est le plus juste d'entre eux qui expie, peut-être, leurs fautes ou leurs crimes; c'est lui qui porte en ce moment la peine de leurs faiblesses et de leurs immoralités, les conséquences de ces principes qu'ils ont proclamés ou soufferts.

Pie IX est la victime expiatoire du 19^{ème} siècle. Voilà pourquoi le monde catholique s'adresse aux rois pour les forcer d'intervenir en faveur du pape au nom de leurs propres intérêts et de leur conservation.

Tant pis pour eux s'ils laissent briser la colonne qui les soutient!

Pour nous, messieurs, catholiques du Canada, nous avons fait ce que nous avons pu pour prouver à l'Eglise notre reconnaissance et notre dévouement. Pendant deux ans une partie de la jeunesse canadienne a monté la garde autour du trône de St. Pierre, et lorsque les boulets de la révolution ont enfoncé les portes de Rome, nos vaillants zouaves n'ont abaissé les armes, avec regret, qu'à l'ordre du souverain-pontife.

Ne pouvant verser notre sang pour lui, nous lui avons donné au moins l'appui moral de nos vœux, de nos prières et de nos protestations contre les injustices dont il est victime; nous avons mêlé nos voix à cette immense clameur qui s'élève de toutes les parties du monde en faveur du Saint-Siège. Eh! messieurs, ne rions point de cette clameur, de ces protestations universelles; elles représentent la plus grande force du monde. Et certes, dans ce siècle où le suffrage universel règne en maître, si la révolution était conséquente avec ses principes, elle s'inclinerait devant la volonté de ces deux cents millions de catholiques.

Messieurs, un dernier mot. Quand on parcourt la longue chaîne de crimes, d'erreurs et de faiblesses qui composent l'histoire du monde, quand on considère la vanité de la raison humaine et de toutes les jouissances de la terre, on sent, surtout dans les moments d'épreuves et de réflexion, le besoin